

Post-War Texts

Césaire

There are two selections from Césaire this week, the first a poem *N'ayez point de pitié de moi* (1946) and then an extract from *Discours sur le colonialisme* (1955), a lengthy essay or polemic on imperialism. Although the essay and the poem are thematically linked, insofar as they evince a phenomenon that Rushdie would later call “the Empire writes back”, there important tonal differences. Two questions for you to ponder.

- (1) In what senses does *N'ayez point de pitié* seem to be a typically Modernist poem, in the manner this movement was discussed last week?
- (2) Does the *Discours* remind you of the style any other writers that we have studied in earlier sessions?

Perec

Césaire’s bombastic, and politically galvanised, work can be contrasted with Perec’s deep, almost complacent, melancholy. Having lost both parents in W.W.2, *W ou le souvenir d’enfance* (1975) is an original treatment of his own past, and the effect of the Holocaust, told partly through the retelling of a childhood adventure story. (1) How does this attempt at autofiction compare with Proust or Gide’s? (2) Does *W*’s “oblique” strategy remind you of any earlier French writer?

N'avez point de pitié de moi (1946)

Fumez marais

les images rupestres de l'inconnu
vers moi détournent le silencieux crépuscule
de leur rire

Fumez ô marais cour d'oursin
les étoiles mortes apaisées par des mains merveilleuses jaillissent
de la pulpe de mes yeux

Fumez fumez

l'obscurité fragile de ma voix craque de cités flamboyantes
et la pureté irrésistible de ma main appelle de loin
de très loin du patrimoine héréditaire
le zèle victorieux de l'acide dans la chair
de la vie - marais -

telle une vipère née de la force blonde de l'éblouissement.

Have no Mercy, translated by Rees (1990)

Steam swamp

the rupestral images of the unknown / divert towards me the silent twilight / of their laughter

Steam O swamp sea-urchin heart / the dead stars soothed by miraculous hands spurt / from
the pulp of my eyes Steam steam / the brittle darkness of my voice crackles with cities / that
blaze / and the irresistible purity of my hand summons / from afar from very far away from
the genetic heritage / the victorious ardour of acid in the flesh / of life – swamp –

like a viper born of the golden power of blinding light.

Discours sur le colonialisme (1955), from Chapter 4

Donc, camarade, te seront ennemis - de manière haute, lucide et conséquente - non seulement gouverneurs sadiques et préfets tortionnaires, non seulement colons flagellants et banquiers goulus, non seulement macrotteurs politiques lèche-chèques et magistrats aux ordres, mais pareillement et au même titre, journalistes fielleux, académiciens goîtreux endollardés de sottises, ethnographes métaphysiciens et dogonneux, théologiens farfelus et belges, intellectuels jaspineux, sortis tout puants de la cuisse de Nietzsche ou chutés calenders-fils-de-Roi d'on ne sait quelle Pléiade, les paternalistes, les embrasseurs, les corrupteurs, les donneurs de tapes dans le dos, les amateurs d'exotisme, les diviseurs, les sociologues agrariens, les endormeurs, les mystificateurs, les haveurs, les matagraboliseurs, et d'une manière générale, tous ceux qui, jouant leur rôle dans la sordide division du travail pour la défense de la société occidentale et bourgeoise, tentant de manière diverse et par diversion infâme de désagréger les forces du Progrès - quitte à nier la possibilité même du Progrès - tous suppôts du capitalisme, tous tenants déclarés ou honteux du colonialisme pillard, tous responsables, tous haïssables, tous négriers, tous redevables désormais de l'agressivité révolutionnaire.

Et balaie-moi tous les obscurcisseurs, tous les inventeurs de subterfuges, tous les charlatans mystificateurs, tous les manieurs de charabia. Et n'essaie pas de savoir si ces messieurs sont personnellement de bonne ou de mauvaise foi, s'ils sont personnellement bien ou mal intentionnés, s'ils sont personnellement, c'est-à-dire dans leur conscience intime de Pierre ou Paul, colonialistes ou non, l'essentiel étant que leur très aléatoire bonne foi subjective est sans rapport aucun avec la portée objective et sociale de la mauvaise besogne qu'ils font de chiens de garde du colonialisme.

Discours extract, translated by Tait (2020)

So comrade, they will be your enemies—loftily, lucidly, and consequentially so—not only sadistic governors and torturous prefects, not only flagellant colonisers and gluttonous bankers, not only crapshitting, cheque-licking politicians and subservient magistrates, but likewise and in the same vein, spiteful journalists, cash-smothered academics goitrous with ignorance, metaphysical ethnographers, wacky Belgian theologians, and gossiping intellectuals, all born reeking of Nietzsche's thigh or fallen out of the calendar-son-of-the-King or who knows what Pléaide, those paternalists, lovers, corruptors, back-thwackers, amateur exoticists, denominators, agrarian sociologists, dozers, hoaxers, gougers, meticulousers, and in general, all those who, playing their role in the sordid division of labour for the defence of Western bourgeois society, attempting, with diverse strategies and by foul diversions, to break up the forces of Progress—even if it means denying the very possibility of Progress—all of them lackeys to capitalism, all of them, avowed or shamed, accomplices to plundering colonialism, all responsible, all loathsome, all slave-traders, all henceforth indebted to the barbarity of revolution.

And sweep out all obscurers, all inventors of subterfuge, all phoney fraudsters, all gibberish-handling jargon-wielders. And don't try to distinguish if these gentlemen are of good faith or bad, if they personally have good intentions or bad, if they are, personally—that's to say in their intimate conscience of Pierre or Paul—colonialists or not, the essential thing is that their subjective aleatory good faith is without any relation to the objective social reverberations of the crooked drudgery they facilitate as the guard dogs of colonialism.



W, ou le souvenir d'enfance

I

J'ai longtemps hésité avant d'entreprendre le récit de mon voyage à W. Je m'y résous aujourd'hui, poussé par une nécessité impérieuse, persuadé que les événements dont j'ai été le témoin doivent être révélés et mis en lumière. Je ne me suis pas dissimulé les scrupules — j'allais dire, je ne sais pourquoi, les prétextes — qui semblaient s'opposer à une publication. Longtemps j'ai voulu garder le secret sur ce que j'avais vu ; il ne m'appartenait pas de divulguer quoi que ce soit sur la mission que l'on m'avait confiée, d'abord parce que, peut-être, cette mission ne fut pas accomplie — mais qui aurait pu la mener à bien ? — ensuite parce que celui qui me la confia a, lui aussi, disparu.

Longtemps je demeurai indécis. Lentement j'oubliai les incertaines péripéties de ce voyage. Mais mes rêves se peuplaient de ces villes fantômes, de ces courses sanglantes dont je croyais encore entendre les mille clameurs, de ces oriflammes déployées que le vent de la mer lacérait. L'incompréhension, l'horreur et la fascination se confondaient dans ces souvenirs sans fond.

Longtemps j'ai cherché les traces de mon histoire, consulté des cartes et des annuaires, des monceaux d'archives. Je n'ai rien trouvé et il me semblait parfois que j'avais rêvé, qu'il n'y avait eu qu'un inoubliable cauchemar.

Il y a... ans, à Venise, dans une gargote de la Giudecca, j'ai vu entrer un homme que j'ai cru reconnaître. Je me suis précipité sur lui, mais déjà balbutiant deux ou trois mots d'excuse. Il ne pouvait pas y avoir de survivant. Ce que mes yeux avaient vu était réellement arrivé : les lianes avaient disjoint les scellements, la forêt avait mangé les maisons ; le sable envahit les stades, les cormorans s'abattirent par milliers et le silence, le silence glacial tout à coup. Quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, j'étais le seul dépositaire, la seule mémoire vivante, le seul vestige de ce monde. Ceci, plus que toute autre considération, m'a décidé à écrire.

Un lecteur attentif comprendra sans doute qu'il ressort de ce qui précède que dans le témoignage que je m'appête à faire, je fus témoin, et non acteur. Je ne suis pas le héros de mon histoire. Je n'en suis pas non plus exactement le chantre. Même si les événements que j'ai vus ont bouleversé le cours, jusqu'alors insignifiant, de mon existence, même s'ils pèsent encore de tout leur poids sur mon comportement, sur ma manière de voir, je voudrais, pour les relater, adopter le ton froid et serein de l'ethnologue : j'ai visité ce monde englouti et voici ce que j'y ai vu. Ce n'est pas la fureur bouillante d'Achab qui m'habite, mais la blanche rêverie d'Ishmaël, la patience de Bartleby. C'est à eux, encore une fois, après tant d'autres, que je demande d'être mes ombres tutélaires.

Néanmoins, pour satisfaire à une règle quasi générale, et que, du reste, je ne discute pas, je donnerai maintenant, le plus brièvement possible, quelques indications sur mon existence et, plus précisément, sur les circonstances qui décidèrent de mon voyage.

Je suis né le 25 juin 19..., vers quatre heures, à R., petit hameau de trois feux, non loin de A. Mon père possédait une petite exploitation agricole. Il mourut des suites d'une blessure, alors que j'allais avoir six ans. Il ne laissait guère que des dettes et tout mon héritage tint en quelques effets, un peu de linge, trois ou quatre pièces de vaisselle. L'un des deux voisins de mon père s'offrit à m'adopter ; je grandis au milieu des siens, moitié comme un fils, moitié comme un valet de ferme.

À seize ans, je quittai R. et j'allai à la ville ; j'y exerçai quelque temps divers métiers mais, n'en trouvant pas qui me plaise, je finis par m'engager. Habitué à obéir et doté d'une résistance physique peu commune, j'aurais pu faire un bon soldat, mais je me rendis bientôt compte que je ne m'adapterais jamais vraiment à la vie militaire. Au bout d'un an passé en France, au Centre d'Instruction de T., je fus envoyé en opérations ; j'y restai plus de quinze mois. À V., au cours d'une permission, je désertai. Pris en charge par une organisation d'objecteurs, je parvins à gagner l'Allemagne, où, longtemps, je fus sans travail. Je m'installai pour finir à H., tout près de la frontière luxembourgeoise. J'avais trouvé une place de graisseur dans le plus grand garage de la ville. Je logeais dans une petite pension de famille et je passais la plupart de mes soirées dans une brasserie à regarder la télévision ou, parfois, à jouer au jacquet avec l'un ou l'autre de mes camarades de travail.

II

Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu, mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire, de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente ?

« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps.

À treize ans, j'inventai, racontai et dessinai une histoire. Plus tard, je l'oubliai. Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait « W » et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance. En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu.

Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou une histoire de mon enfance.

En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu.

Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert.

Je retrouvai plus tard quelques-uns des dessins que j'avais faits vers treize ans. Grâce à eux, je réinventai W et l'écrivis, le publiant au fur et à mesure, en feuilleton, dans La Quinzaine littéraire, entre septembre 1969 et août 1970.

Aujourd'hui, quatre ans plus tard, j'entreprends de mettre un terme — je veux tout autant dire par là « tracer les limites » que « donner un nom » — à ce lent « déchiffrement. W ne ressemble pas plus à mon fantasme olympique que ce fantasme olympique ne ressemblait à mon enfance. Mais dans le réseau qu'ils tissent comme dans la lecture que j'en fais, je sais que se trouve inscrit et décrit le chemin que j'ai parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement.

ONE

For years I put off telling the tale of my voyage to W. Today, impelled by a commanding necessity and convinced that the events to which I was witness must be revealed and brought to light, I resolve to defer it no longer. I do not conceal from myself the scruples – for some reason I was about to say: the pretexts – which seemed to argue against publication. For years I wished to keep the secret of what I had seen; it was not for me to divulge anything whatsoever about the mission which had been entrusted to me, first because the mission had, perhaps, not been accomplished – but who could have brought it off? – and then because he who entrusted it to me, he too has disappeared.

I wavered for years. Gradually, I forgot the uncertain adventures of the voyage. But those ghost towns, those bloody contests (I believed I could still hear the shouting), those unfurled, wind-whipped banners came back to live in my dreams. Incomprehension, horror and fascination commingled in the bottomless pit of those memories.

For years I sought out traces of my history, looking up maps and directories and piles of archives. I found nothing, and it sometimes seemed as though I had dreamt, that there had been only an unforgettable nightmare.

years ago, in Venice, in a cheap restaurant in the Giudecca, I saw a man come in whom I thought I recognized. As I rushed

towards him, I was already fumbling my apologies. There could be no survivor. What my eyes had seen had really happened: the lianas had unseated the foundations, the forest had consumed the houses; sand overran the stadiums, cormorants swooped down in their thousands, and then silence, sudden icy silence. Whatever may happen now, whatever I may now do, I was the sole depository, the only living memory, the only vestige of that world. That, more than any other consideration, was what made me decide to write.

The attentive reader will have grasped no doubt from what has been said so far that in what I am about to relate I was a witness and not an actor. I am not the hero of my tale. Nor am I exactly its bard. Though the events I saw convulsed my previously insignificant existence, though their full weight still bears upon my conduct, upon my way of seeing, in recounting them I wish to adopt the cold, impassive tone of the ethnologist: I visited this sunken world and this is what I saw there. I am not possessed with the boiling fury of Ahab, but with Ishmael's white reverie, with the patience of Bartleby. Once again, as for so many before me, these latter shall be my guiding spirits.

However, so as not to infringe an almost universal rule and one which in any case I have no wish to dispute, I shall now indicate as concisely as I can certain features of my existence and, more particularly, the circumstances which prompted my voyage.

I was born on 25 June 19.. around four o'clock, at R., a hamlet of three houses, not far from A. My father owned a small farm. He died from complications arising from an injury when I was nearly six years old. He left almost nothing but debts, and my whole inheritance came to a few possessions, some linen, three or four pieces of crockery. One of my father's two neighbours

volunteered to adopt me; I grew up amongst his people, half a son, half a farmhand.

At the age of sixteen I left R. and went to the town; I plied various trades for a time, but as I found none I liked, I ended up enlisting. Accustomed as I was to obedience, and possessing an unusually sturdy constitution, I could have made a good soldier, but I soon realized that I would never really adapt to military life. After a year spent in France at the Training Centre at T., I was sent on active service; I stayed more than fifteen months. At V whilst on leave, I deserted. With the assistance of an organization of conscientious objectors, I succeeded in reaching Germany where for many years I was without work. In the end I settled at H., right next to the border with Luxemburg. I found a job as a mechanic in the largest garage in the town. I lodged in a small family hotel and spent most of my evenings in a bar watching television or, occasionally, playing backgammon with one or another of my workmates.

TWO

I have no childhood memories. Up to my twelfth year or thereabouts, my story comes to barely a couple of lines: I lost my father at four, my mother at six; I spent the war in various boarding houses at Villard-de-Lans. In 1945, my father's sister and her husband adopted me.

For years, I took comfort in such an absence of history: its objective crispness, its apparent obviousness, its innocence protected me; but what did they protect me from, if not precisely from my history, the story of my living, my real story, my own story, which presumably was neither crisp nor objective, nor apparently obvious, nor obviously innocent?

"I have no childhood memories": I made this assertion with confidence, with almost a kind of defiance. It was nobody's business to press me on this question. It was not a set topic on my syllabus. I was excused: a different history, History with a capital H, had answered the question in my stead: the war, the camps.

When I was thirteen I made up a story which I told and drew in pictures. Later I forgot it. Seven years ago, one evening, in Venice, I suddenly remembered that this story was called W and that it was, in a way, if not the story of my childhood, then at least a story of my childhood.

Apart from the title thus wrested back, I had practically no memory of W. All I knew of it came to a couple of lines:

it was about the life of a community concerned exclusively with sport, on a tiny island off Tierra del Fuego.

Once again the snares of writing were set. Once again I was like a child playing hide-and-seek, who doesn't know what he fears or wants more: to stay hidden, or to be found.

Later I came across some of the drawings I had done around the age of thirteen. With their help I reinvented *W* and wrote it, publishing it as I wrote, in serial form, in *La Quinzaine littéraire* between September 1969 and August 1970.

Today, four years later, I propose to bring to term – by which I mean just as much “to mark the end of” as “to give a name too” – this gradual unravelling. *W* is no more like my Olympic fantasy than that Olympic fantasy was like my childhood. But in the crisscross web they weave as in my reading of them I know there is to be found the inscription and the description of the path I have taken, the passage of my history and the story of my passage.